

Alberto Brambilla, *Spade, serti e diademi. Carducci fra poesia e impegno civile*

Laura Fournier-Finocchiaro

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/transalpina/984>

DOI : 10.4000/transalpina.984

ISSN : 2534-5184

**Éditeur**

Presses universitaires de Caen

**Édition imprimée**

Date de publication : 14 octobre 2021

Pagination : 178-181

ISBN : 978-2-38185-150-1

ISSN : 1278-334X

**Référence électronique**

Laura Fournier-Finocchiaro, « Alberto Brambilla, *Spade, serti e diademi. Carducci fra poesia e impegno civile* », *Transalpina* [En ligne], 24 | 2021, mis en ligne le 14 octobre 2021, consulté le 22 octobre 2022.  
URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/984> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.984>

---

in cui Riso individua alcune affinità ideologiche (ma temo che il discorso sia molto più complesso). Restando a questo livello politico non condivido invece la posizione di Riso rispetto al socialismo di De Amicis, che subì un'evoluzione nel corso degli anni Novanta. Pur partendo da posizioni riformiste alla Turati, non fu il suo un socialismo morbido alla Graf, un socialismo, per intenderci, « dei professori »; tant'è vero che De Amicis negli ultimi anni fu isolato dagli intellettuali torinesi. Né mi pare abbia spazio nella riflessione dell'autore il tema del pacifismo e addirittura dell'antimilitarismo in cui De Amicis si impegnò a fondo mentre era ancora in vita. Forse potrebbe essere questa la chiave per comprendere meglio (come suggeriva anni addietro Sebastiano Timpanaro) lo spessore ideologico del suo socialismo.

Come si sarà colto, il volume di Riso ha dunque il merito, non di poco conto, di farci ritornare a De Amicis, alle sue pagine, soprattutto a quelle solo in apparenza 'minori', spesso ancora sconosciute anche agli addetti ai lavori. Perché proprio dal confronto fra questi testi, possono scaturire nuove prospettive critiche e conseguenti spinte di ricerca. E, come deve essere, discussioni su questioni ancora aperte.

Alberto BRAMBILLA

**Alberto Brambilla, *Spade, serti e diademi. Carducci fra poesia e impegno civile*, préface d'Aurélie Gendrat-Claudet, Rome, Aracne, 2020, 396 p.**

Le volume d'Alberto Brambilla, composé de treize chapitres thématiques indépendants, offre une analyse de l'œuvre de Carducci du point de vue de l'histoire des idées, pour faire toute la lumière sur « l'articulation entre la parole poétique et l'engagement politique du poète-professeur-sénateur, en étudiant le rapport trouble entre tradition et modernité (non seulement littéraire mais aussi politique, sociale, technique) » (p. 14). L'ouvrage, qui enrichit des recherches menées précédemment, auxquelles ont été ajoutés deux inédits, est issu d'un corpus plus vaste d'essais sur Carducci, rassemblés par l'auteur dans son volume *L'écriture et la mémoire. Étude sur Giosuè Carducci (1835-1907)*, présenté en mai 2014 à l'Université de Besançon pour obtenir son Habilitation à diriger des recherches.

A. Brambilla examine plusieurs questions en les insérant dans une vision organique de l'œuvre de Carducci, qu'il a construite depuis plusieurs décennies par ses recherches qui allient la rigueur philologique, l'érudition et l'ambition historico-critique. En insistant principalement sur les années 1880

et 1890 du magistère de Carducci, il examine son engagement dans différents contextes, sans se limiter à la littérature, pour mettre au jour la façon dont « l'intellectuel militant » a articulé l'esthétique et l'éthique, par le biais des diverses fonctions pédagogiques et institutionnelles qu'il a assumées, mais aussi, dans un premier temps, à travers « l'hypertrophisation du pouvoir attribué à la parole poétique » (p. 15). Carducci, selon A. Brambilla, aurait défendu une équivalence symbolique entre histoire et littérature, entre action et écriture, suite à son « péché originel », à savoir son impossibilité à participer directement aux guerres du Risorgimento. Seulement, il prend ensuite conscience des limites de la parole poétique et de la fonction performative de la littérature, ce qui le pousse à un changement de ses modes d'action et à une série de nouvelles orientations idéologiques (notamment en passant du soutien offert aux républicains à celui offert à la monarchie de Savoie). A. Brambilla rappelle que ce chemin n'est cependant pas linéaire et indolore : il est marqué par des hésitations et des remises en question ; et de toute façon, il ne signifie pas pour Carducci une adhésion inconditionnelle à la forme monarchique de gouvernement, même si le poète est sensible au charme de la reine Marguerite. Le problème de l'engagement du poète reste toujours crucial et non résolu chez Carducci : c'est sa « constante existentielle » qui, derrière l'exhibition de « *l'abito fiero e lo sdegnoso canto* », cache des doutes, des chagrins et des déceptions.

Plusieurs essais dans le volume réfléchissent sur la relation entre poésie, histoire et mémoire, et sur le procédé typique de l'écriture de Carducci qui explore les liens qui unissent le présent et le passé. Le chapitre « Note sulla prima formazione del Carducci » analyse les modalités de l'autoreprésentation du poète, sous le signe de la rébellion et de la vocation à la grandeur, alimentée par sa vision mystifiée de ses origines familiales et de son rapport de filiation avec les grands auteurs du passé. Dans le chapitre suivant, « Carducci ad Arquà », A. Brambilla questionne le décalage entre le discours effectivement prononcé par le poète en 1874, à l'occasion du cinquième centenaire de la mort de Pétrarque, et sa réélaboration publiée par la suite, ce qui lui permet d'étudier les stratégies de valorisation de sa parole, ainsi que le poids du mythe de Pétrarque au XIX<sup>e</sup> siècle. L'opération subtile qui consiste à historiciser le présent est également appliquée par le poète à la description du paysage (*Il testo, le immagini, le cose*).

Le chapitre « Con la penna e con la spada. Un confronto tra Carducci e De Amicis » propose des mises en regard entre l'expérience de Carducci et celle d'autres protagonistes majeurs de la culture italienne comme Edmondo De Amicis et Ippolito Nievo, en introduisant une « figure relais », celle du poète patriote Paul Déroulède, considéré comme l'inventeur du nationalisme français et l'incarnation, sur un mode mineur, du mythe du poète-

soldat qui inspire les auteurs italiens. De la même manière, A. Brambilla met en évidence la différence substantielle entre la pensée de Carducci et celle, plus agressive, d'autres intellectuels de la fin du siècle, à commencer par Gabriele D'Annunzio, en retraçant la relation triangulaire que les deux poètes entretiennent avec le mythe du jeune martyr de Trieste Guglielmo Oberdan. Il tente aussi d'expliquer « *l'insanabile divergenza* » entre Carducci et Niccolò Tommaseo en pointant leurs relations respectives avec la vision méthodologique du *glottologo* Graziadio Isaia Ascoli ; cette confrontation permet de mesurer combien la langue, la littérature et la politique s'entremêlent et s'influencent mutuellement dans les œuvres des principaux protagonistes de la culture de l'*Ottocento*. Une dernière comparaison est tracée dans le chapitre « Scipio Slataper fra Garibaldi e Carducci », où A. Brambilla montre que le commentateur de l'*Idillio maremmano* inscrit pleinement l'œuvre du poète dans sa vision élargie du Risorgimento, où les deux protagonistes Carducci et Garibaldi font partie d'un même projet extraordinaire, l'épopée italienne.

Une large place est accordée dans le volume à l'évolution politique de Carducci, qui accepte de soutenir la monarchie de Savoie pour son rôle moteur en faveur de la cohésion nationale, sans toutefois renoncer à certains principes idéaux, en particulier à ceux proposés par la Révolution française, exaltée dans les sonnets *Ça ira*. A. Brambilla consacre également des pages importantes à « l'esprit pédagogique » de Carducci, lorsqu'il analyse ses *Lecture del Risorgimento italiano* (1895-1896), en retraçant leur histoire éditoriale et en réfléchissant sur le lien profond que Carducci a voulu créer entre son travail d'anthologiste et sa vision de l'histoire (non seulement littéraire) : une vision téléologique, fortement hégélienne, mais non dépourvue de propositions novatrices, comme celle d'inclure le XVIII<sup>e</sup> siècle dans la longue histoire du Risorgimento, tout comme l'affirmation du rôle fondamental de la littérature dans le processus, non exclusivement politico-militaire, de la construction nationale.

Le dernier chapitre, « Tra arte e letteratura. Storia di un libro e di una mancata introduzione », présente pour finir les vicissitudes d'un projet éditorial longtemps différé, à savoir la publication d'un recueil des critiques d'art du sculpteur toscan Adriano Cecioni (1836-1886), ami intime de Carducci, qui ne voit le jour qu'en 1905. En pointant les insuffisances de la critique d'art, qui n'était pas encore en mesure d'exprimer son propre statut disciplinaire, notamment en référence à la contemporanéité, A. Brambilla semble poser une limite au génie protéiforme de Carducci, à savoir sa difficulté, voire son impossibilité, à traduire le langage de l'art en un autre, à la différence des narrateurs véristes ou *scapigliati*, champions de l'utilisation combinée de plusieurs médias.

Au final, le volume de Brambilla permet d'illustrer des thèmes absolument centraux dans la culture de l'après-Risorgimento, tels que le patriotisme, l'irrédentisme, l'héroïsme, l'exploitation politique de la mémoire culturelle ainsi que la construction (rhétorique et poétique) d'une identité italienne qui doit faire face à son passé et à ses frontières géographiques et linguistiques. En reprenant dans son titre l'image tirée des vers de Carducci des « épées, guirlandes et diadèmes », ce livre nous invite à sonder la paradoxale discontinuité esthétique et idéologique des écrivains qui cherchent une continuité idéale entre poésie et engagement civil.

Laura FOURNIER-FINOCCHIARO

*Ambassadors et ambassadeurs en Europe (XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles), études réunies par Jean-Louis Fournel et Matteo Residori, Genève, Droz, 2020, 488 p.*

Les études réunies dans ce volume par Jean-Louis Fournel et Matteo Residori portent un regard averti sur la pratique diplomatique européenne des XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles. Le titre déclare d'emblée l'un des objectifs majeurs recherchés, à savoir offrir une forme de dialectique entre l'observation des individus et la réflexion sur les normes et les structures qui se mettent en place. Divisé en deux parties, cet ouvrage collectif s'intéresse aux pratiques, ainsi qu'à l'acte de langage qui évolue avec la fonction elle-même. Les langues choisies par les contributeurs sont le français et l'italien.

Venons-en aux contenus. De pratique empirique et épisodique au cours du Moyen Âge, l'expérience de l'ambassade se transforme en fonction professionnelle à l'époque moderne. Certes, il ne faut pas croire qu'il s'opère soudainement une rupture nette entre ces deux époques. La contribution d'Óscar Villaroel Gonzáles – qui centre son discours sur l'exemple castillan du XV<sup>e</sup> siècle – et celle de Paolo Carta et Dorota Gregorowicz – qui retrace les étapes de l'évolution de l'institution toute particulière de la nonciature apostolique – montrent qu'il s'agit d'un processus qui se réalise dans la continuité, dans la lente fusion de différentes pratiques et de règles qui se mettent en place parfois dès l'Antiquité tardive.

Comme le précise Isabella Lazzarini, au début du XV<sup>e</sup> siècle le mandant confie au mandataire des instructions ordonnées point par point : l'agent envoyé n'est qu'un annonceur. Ce n'est que par la suite qu'il lui est permis de devenir un acteur actif. À travers l'étude de plusieurs exemples, Fabrice Micallef montre comment cette évolution se décèle également dans les écrits théoriques qui, entre le XV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, tracent les contours de l'ambassadeur idéal. En outre, au XV<sup>e</sup> siècle, dans la péninsule italienne,